

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 18 (1880)  
**Heft:** 16

**Artikel:** Le père Chiffons : [suite]  
**Autor:** Lascaux, Paul de  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-185759>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 18.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Vins avoué mè tant qu'à Lozena  
 Et te ne faré pas la mena  
 Dévant lo ruti, lo pâté  
 Que rupo po soupâ, lo né....  
 Ye partont.... et tot ein alerte  
 L'arrevont tant quiè près d'on perte  
 Yô s'einfatont tot balameint  
 Por atteindrè lo bon momeint  
 Dè sè fourrâ dein la cousena  
 Yô dévessont trovâ fortena.  
 Quand on oût perein, ni pe nion,  
 Qu'à l'hotô tot est novion  
 Ye vont, et grimpont su la trablia.  
 Ma fâ la féte étai vretablia,  
 Kâ tot cein qu'on pâo désirâ  
 Etai quie po lo tire-bas.  
 — Eh ! qu'en dis-tou, rat dè veladzo,  
 Cein ne vaut-te pas ton mènadzo ?  
 Se fe lo rat âi fin bocon,  
 Agotta-vâi cé.... mâ : qu'oût-on ?  
 Adon on détertin dâo diablio  
 Lâo baillâ on traque effroyablio.  
 Et sein avâi pi pu medzi  
 Gros coumeint on poeint sur on i,  
 Duront traci frou, kâ lè tsattès  
 Que cheintiont lè rats âo lè rattès  
 Arrevâvont et ma fâi : *gâ !*  
 Po cliaô que sè sauvont traô tâ.  
 — Catsein-no derrâi clia toupena,  
 Se fe lo rat dè pè Lozena,  
 Et quand lè tsats saront parti,  
 Ne retornéreint âo ruti.  
 — Lo grand diablio la retornâie,  
 Ne mè tsau pas de 'na tsapliâie,  
 Ni pî dè mè férè medzi,  
 Se répond lo rat dè Pully ;  
 S'on ne pâo pas soupâ tranquillo,  
 Et ice cein n'est pas facilo,  
 Mè fotto dâo pe fin bocon  
 Qu'on ne pâo rupâ à tsavon,  
 Yâmo mî ma pourra pedance  
 Què dè fêre avoué tè bombance ;  
 Kâ se n'ê pas po mon fricot  
 Coumeint tè rognon et gigot  
 Ao mein quand medzo, n'ê pas poâire  
 Que cauquon mè baillâi la foâire.  
 Adieu ! Cein que t'as ne vaut pas  
 Lo bourelion dâo Priorâ.      C.-C. D.

*Au hasard de la fourchette.* — Telle était l'enseigne qu'on remarquait il y a quelques années au-dessus de la porte d'un établissement culinaire situé dans le quartier des Halles, à Paris.

On entrait dans une grande salle au rez-de-chaussée. On donnait un sou. En échange, le client, — on avait eu soin de lui bander les yeux, — recevait une fourchette en fer, de la taille d'une baïonnette, et on l'aménait devant une vaste marmite remplie d'un bouillon doré où nageait un morceau de viande de première qualité.

— Etes-vous prêt ? demandait l'homme éminent qui avait conçu cette idée supérieure.

— Oui, répondait le consommateur en proie à une émotion violente.

— Allez-y gaîment, mon garçon !

Et le garçon enfonçait sa fourchette dans la marmite en invoquant tous les saints du paradis.

Avait-il la chance rarissime de saisir et de piquer le morceau de viande ? Non-seulement il lui était adjugé en toute propriété, mais on lui servait par-dessus le marché une grande tasse de bouillon, un gros morceau de pain frais et un bon verre de vin nullement frelaté. Le pauvre diable pouvait donc, sinon remplir son ventre, du moins calmer sa faim et sa soif moyennant son modique déboursé de cinq centimes.

Qu'arrivait-il en fin de compte ? C'est qu'un seul client sur cent étant favorisé à cette loterie d'un nouveau genre, et les amateurs se succédant sans relâche du matin au soir, l'inventeur du *hasard de la fourchette* encaissait chaque jour une grosse recette et réalisait chaque année des bénéfices considérables.

Ne soyez donc pas étonné si l'on ajoute qu'il trépassa dans une belle propriété en Normandie, ayant marié sa fille aînée à un banquier et sa cadette à un notaire.

## 5      Le père Chiffons.

Depuis la soirée où la tireuse de cartes avait reçu les soins de Rénée, Raymond était devenu de plus en plus sombre ; sa femme ne savait à quoi attribuer ce redoublement de tristesse, seule, sa fille s'expliquait ce changement. C'est qu'elle aussi avait retenu les paroles de la mère Minette : « Il faut que vous ayez été un bien bon fils !... » et elle se souvenait de son cher grand-père oublié à la Ciotat.

La première personne qui vint offrir ses services fut la mère Minette. Elle n'avait pas oublié les secours que lui avaient donnés Rénée, et elle tenait à s'en montrer reconnaissante.

— J'irai avertir la belle jeune fille, dit-elle, et, malgré la résistance du père Chiffons, elle se mit en route pour le faubourg Saint-Germain.

— C'est loin, mais j'arriverai, murmura-t-elle en s'appuyant sur sa canne à bec de corbin.

Et, en effet, elle arriva. En apprenant la fâcheuse nouvelle, Rénée sentit ses larmes prêts de couler.

— Pauvre mère ! exclama-t-elle ; puis elle dit à la tireuse de cartes : — J'irai ce soir voir mes parents.

Quand la jeune fille fut seule, elle s'absorba dans ses réflexions ; mais comprenant qu'il fallait agir, elle écrivit ces quelques lignes :

» Mon ami, un malheur me menace. Mon père est malade : c'est la détresse qui s'annonce de nouveau. Ma chère mère a déjà trop souffert, vous le savez, pour pouvoir supporter de nouvelles misères ! Si elle allait retomber dans le cruel état où elle a été pendant trois ans ? Cette pensée me glace d'effroi.

» Venez m'aider de vos conseils. Peut-être trouverez-vous un moyen de vaincre la résistance qu'opposent mes parents malheureux, à vous revoir... Je mets ma confiance en vous ; n'êtes-vous pas mon compagnon d'enfance, presque mon frère ? J'attends tout de votre affection qui nous est restée dans notre affliction, et de votre expérience. — Votre bien sincère amie,

RÉNÉE.

» A Monsieur Auguste Dubleix, rue d'Antin, 18, Paris. »

Deux heures après l'envoi de cette lettre, l'ancien commis de M. Raymond de Lortal venait chercher la jeune fille et l'accompagnait à Montmartre. Arrivés à quelques pas de la rue Damrémont, les jeunes gens se séparèrent.

— Courage ! dit M. Auguste, à tout à l'heure.  
— Pourvu que votre plan réussisse ! dit Rénée.  
— Espérons, répondit le jeune homme.

Il regarda s'éloigner la charmante créature dont il avait juré de faire sa compagne, sans jamais le lui avoir dit.

La chambre des époux de Lortal était faiblement éclairée quand Rénée y pénétra. Un tableau lugubre s'offrit aux regards de la jeune personne : Raymond était dans un tel état de prostration qu'il ne fit aucun mouvement en voyant son enfant et ne prononça aucune parole. Quant à la mère, elle se jeta dans les bras de sa fille et dit en soupirant :

— Nous sommes maudits !  
— Prenez courage...  
Elle s'avanza vers le lit, embrassa Raymond :

— C'est un excès de fatigue, dit-elle.  
De Lortal attira la jeune fille vers lui et se penchant à son oreille :

— C'est le remords ! murmura-t-il.  
Rénée tressaillit et posant sa main mignonne sur la bouche du malade :

— Silence, fit-elle, ma mère pourrait vous entendre. Vous n'avez pas fait venir de médecin ?

— Et de l'argent ? dit brutalement M. de Lortal.  
Rénée ouvrit sa bourse et remit vingt francs à sa mère.

— C'est un acompte que j'ai pris ce soir sur mes appointements, dit-elle.

Puis elle alla placer la lumière de façon à ce que la chambre fût encore moins éclairée :

— Cette clarté doit vous fatiguer, mon père...  
— « *Il faut que vous ayez été bien bon fils* », répétait tout bas Raymond. Ah ! cette mère Minette, elle m'a tué !...

On frappa à la porte.  
— Qui peut venir ? dit la mère.  
— Le médecin du pensionnat. Je lui ai écrit aujourd'hui, répondit Rénée dont la voie tremblait.

Elle alla ouvrir.  
— Entrez, monsieur le docteur, dit la jeune fille en cherchant à dominer son trouble.

Le survevant jeta un rapide regard dans la chambre.  
— Où souffrez-vous ? demanda-t-il à Raymond.  
Le malade montra sa tête et son cœur.

— Voyons le pouls... La fièvre est violente.  
En effet, la main de M. de Lortal était brûlante et le frisson secouait tout son corps.

— Mademoiselle, dit le médecin en affectant la brusquerie comme s'il eût voulu précipiter la situation, il est impossible que monsieur votre père reçoive ici les soins dont il a besoin.

— Que faire ! exclama madame de Lortal.  
— Envelopper monsieur dans des couvertures, envoyer chercher une voiture et le conduire...

— A l'hôpital, dit Raymond, puis il ajouta à part lui : — C'est le châtiment.

— Non, monsieur, répondit le médecin en jetant un regard expressif à Rénée, chez moi..., dans ma maison de santé...

En entendant ces mots, M. de Lortal essaya de se mettre sur son séant.

— Je suis sans ressources !  
— Cela c'est un détail, répondit gaiement le docteur... Qui n'a pas eu des revers dans la vie et qui peut prétendre qu'il n'en aura pas ? Les plus laborieux, les plus probes, les plus intelligents sont souvent bien éprouvés,... mais le Ciel ne les abandonne pas.

— Le Ciel ! dit de Lortal..., mais les hommes !... Il y a des natures qui sont si dures, si sévères..., si cruelles pour les autres...

— Qu'importe, si ces natures se repentent à un certain moment..., répondit le docteur. Le remords est comme le feu, il purifie.

Etrange médecin qui parlait comme un prêtre.  
Madame de Lortal, silencieuse jusqu'alors, se rapprocha du docteur et l'examina avec attention. Le son de la voix l'avait frappée, elle voulait voir le visage : mais soit hasard, soit volontairement, Rénée vint se placer entre sa mère et le médecin.

— Consentez-vous, père, demanda-t-elle, à accepter l'offre de monsieur.

Elle s'arrêta.

— Ici, je mourrai, dit M. de Lortal avec résignation.

— Oh ! fit Rénée, vous ne m'aimez pas !

Ces mots galvanisèrent le père Chiffons.

— Je ne t'aime pas ! dit-il. Ah ! les enfants sont donc tous des ingrats !

— Hâtions-nous, dit tout bas le médecin : profitons de ce moment d'attendrissement.

— Eh bien ! si vous m'aimez sincèrement, reprit la jeune fille, laissez-vous conduire chez M. le docteur.

— Et ta mère ? demanda Raymond qui commençait à se laisser convaincre.

— Madame vous accompagnera, répondit vivement le médecin. Elle sera votre meilleure garde-malade.

— Où ai-je entendu cette voix ? se demandait madame de Lortal qui s'obstinait à vouloir connaître les traits du docteur.

— Comme vous voudrez, dit enfin Raymond en faisant un violent effort sur lui-même.

Puis il ajouta : — Je ne mourrai pas seul comme...

Il cacha son visage dans ses mains. Le médecin sortit pour demander une voiture. Plusieurs personnes étaient groupées devant la porte, une visite est toujours un événement dans ce quartier isolé.

— Une voiture, s'écria le jeune chifonnier qui avait été chercher de l'eau lors de l'accident arrivé à la mère Minette ; on va vous amener ça, m'sieu. Il n'y a pas loin d'ici au boulevard Ordener.

(A suivre.)

**OPÉRA.** — On a dit et répété cent fois qu'en fait de spectacles le Lausannois avait une préférence marquée pour l'opéra. Nous pourrons nous en convaincre lundi, 19 courant, au début de notre troupe lyrique, composée avec tout le zèle, les soins et le talent dont sont capables MM. Andraud et Baud, qui n'ont plus à faire leurs preuves au milieu de nous. Tous les renseignements concordent à nous faire espérer une charmante saison d'opéra. Il s'agit donc d'encourager vivement cette intéressante entreprise et d'aller, lundi déjà, en grand nombre, applaudir nos artistes, qui ouvrent la campagne par l'inimitable opéra : **Le Barbier de Séville.** — Bureaux à 7 1/2 h. Rideau à 8 h.

Les personnes qui ont entendu **M. Aicard**, mardi dernier, ainsi que celles qui n'ont pas eu ce plaisir, seront heureuses sans doute de se donner rendez-vous à sa deuxième séance, aujourd'hui à 5 heures. On ne peut mieux employer quelques instants. Les poésies de M. Aicard brillent par une grande délicatesse de touche, unie aux sentiments les plus élevés, et elles nous sont dites, par lui, avec toute la chaleur et l'âme d'un vrai poète.

Le mot de l'énigme du précédent numéro est : **Eclair**, le sort a désigné pour la prime :

M. Emile Fiaux, peintre, Hermenches.

#### Logographie.

Je suis sur mes six pieds et ta femme et ta mère ;

Ote-moi tête et queue et je serai ton père :

Par le milieu veux-tu me couper sans pitié ?

De toi-même je suis la plus noble moitié.

**PRIME** : 100 cartes de visite.